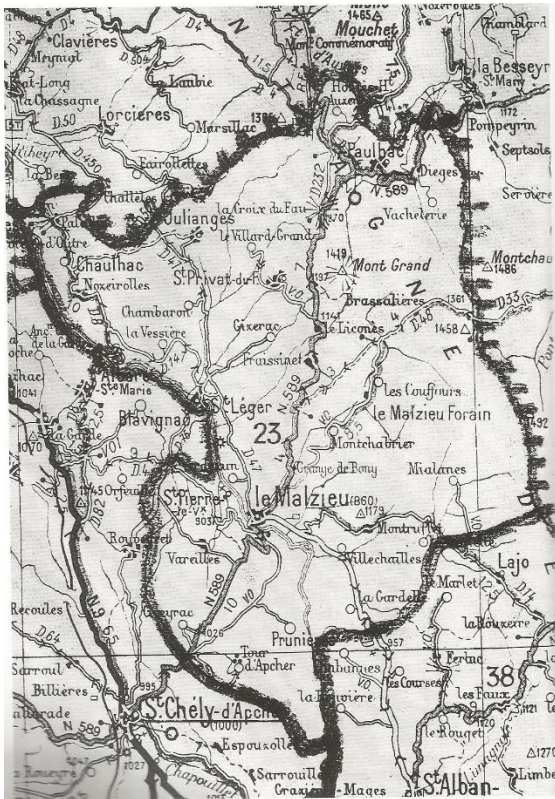


Maisons Paysannes de France, délégation du Cantal
Le Malzieu et son canton (Lozère)
Introduction à la sortie du mardi 22 août 2017

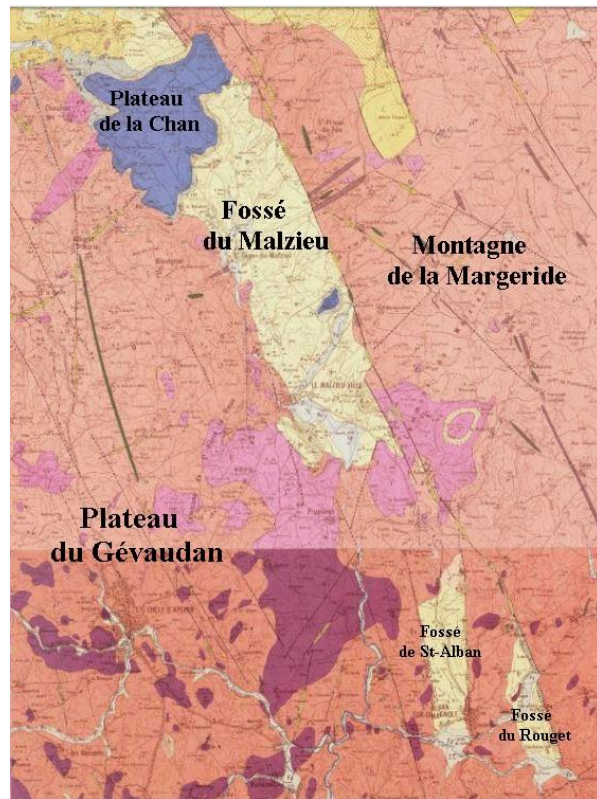
par Henri SABATIER

I – Situation :

Le canton du Malzieu est situé entre les monts de la Margeride à l'Est (région de Saugues) et le plateau du Gévaudan à l'Ouest (région de St-Chély-d'Apcher). Entre ces deux régions granitiques élevées, il correspond à une région abaissée, axée sur un petit bassin d'effondrement rempli de sédiments meubles. Ce fossé du Malzieu, d'orientation NO-SE, est comme une petite Limagne, créé comme elle au Tertiaire par fracturation du socle cristallin.



Le canton du Malzieu (sur fond de carte Michelin ancienne)
 (figure extraite de *Ombres et Lumières sur les Tours*)



Géologie : 1) Jaune : gneiss ; rose et violet : granites.
 2) Beige : fossés effondrés. 3) Bleu : basalte.
 (cartes géologiques au 1/50 000° Saugues et St-Chély-d'Apcher)

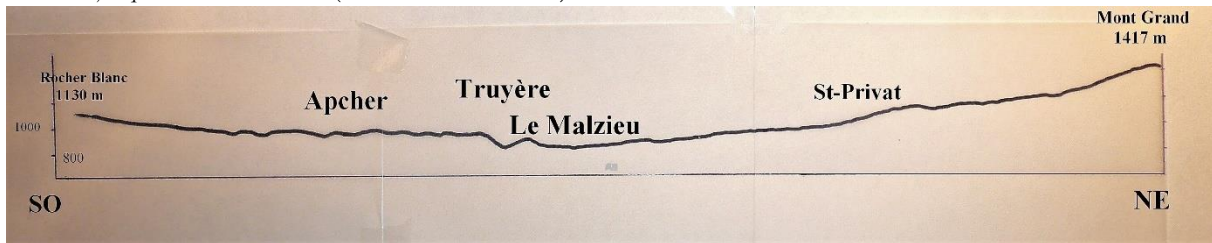
- Ce **socle** est formé ici par le granite de la Margeride, rendu hautement reconnaissable par ses grands cristaux de feldspaths (« dents de cheval »). Il forme un très vaste massif (mis en place au Carbonifère), étendu du Velay à l'Aubrac, et qui confère au Gévaudan ses aspects caractéristiques, l'un d'eux étant l'utilisation de cette roche comme piquets de clôture. A ce granite à grands cristaux est associé un second type granitique : plus clair, à mica blanc, et en général de grain plus fin il correspond souvent aux régions hautes du plateau ou à des pointements localisés (Apcher).

- Le **bassin** lui-même s'est rempli de sédiments détritiques fluvio-lacustres : argiles sableuses souvent rougeâtres. Séparés de celles-ci et localisés sur sa bordure Ouest, existent (Ganigal, Verdezun) de remarquables poudingues riches en galets de silex noirs (provenant des Causses). Ces roches, très utilisées dans la construction (« meulière de Ganigal »), se rattachent probablement à la formation fluviale dite des « sables à chailles », déposée au Miocène par l'ancêtre de la Truyère.

- C'est après le dépôt des sédiments lacustres du bassin que le **volcanisme** a débuté. Il ne s'est manifesté ici que par deux venues basaltiques, près de la faille orientale du fossé. On leur doit le petit pointement visible au-dessus de la Salce (exploité en carrière) et celui situé près de Julianges (Puech de la Garde). Ce point de sortie émit une coulée qui s'épancha vers l'Ouest, atteignant et dépassant l'autre bord du fossé : elle fossilise donc la surface ancienne qui nivelait socle et fossé. Inversée par l'érosion, elle forme le vaste plateau de la Chan, qui barre le fossé du Malzieu et en forme la limite nord. Limite naturelle qui correspond à peu près à celle du Gévaudan et de la Haute-Auvergne, de la Lozère et du Cantal.

Au SE, le bassin se termine au niveau du hameau du Soulier, où le socle se referme. Mais celui-ci, un peu plus au sud, a été une nouvelle fois comme percé à l'emporte-pièce, donnant les deux petits bassins jumeaux de Saint-Alban-sur-Limagnole et du Rouget, deux miniatures de fossés d'effondrement.

Morphologiquement, une traversée d'Ouest en Est de la région fait se succéder : 1) le rebord du plateau du Gévaudan proprement dit (vers 950-1050 m environ, accidenté de reliefs de granite à grain fin) ; 2) la chute brutale (sorte d'escarpement de faille) sur le bassin du Malzieu, où la Truyère coule à 860-820 m environ ; 3) une lente remontée « en glacis » jusque vers 1000 m environ, altitude où l'on atteint 4) le rebord assez brusque des reliefs de la Margeride, correspondant à une première ligne de « puechs » ou « gardes », suivie d'un possible replat vers 1150 m, à son tour dominé par les pentes fortes et boisées montant jusqu'à 1400 m environ (Mont Grand à 1417 m) :



Profil topographique à travers le bassin du Malzieu et ses marges. Dissymétrie du bassin, glacis oriental jusqu'à St-Privat.

Dans l'ensemble, le cours de la Truyère a de très longue date utilisé cette « gouttière » du socle dans son cours du sud vers le nord. Pourtant, même à la traversée du bassin du Malzieu, la rivière n'a pas suivi le chemin le plus facile : quittant les roches tendres du bassin elle entre en effet dans le socle granitique à l'aval de Verdezun (site de la Porte des Fées), puis à l'aval de Saint-Léger-du-Malzieu.

Cette anomalie doit pouvoir s'expliquer par la dissymétrie du bassin, et aussi par la présence de couches plus dures (poudingues, coulée basaltique) qui en la détournant vers l'Ouest de la surface nivelée qu'elle parcourait, ont pu l'amener à s'écouler à la verticale du socle. Ensuite, à partir du Miocène, le soulèvement d'ensemble de la région l'a obligée à s'enfoncer sur place et à atteindre le socle sous-jacent après avoir en déblayé la couverture sédimentaire. Ce phénomène de surimposition est bien souligné par l'existence, en plein granite, du beau méandre de Paladines.

II – Peuplement :

Les silex du bassin du Malzieu ont été exploités par les hommes du Néolithique. Deux menhirs sont actuellement conservés (à Pingechabre près Mazeyrac et près du village des Ducs). Verdezun, d'après son toponyme, aurait été un lieu fortifié celte. On sait que du temps de César, la capitale des Gabales était à Javols, sur le plateau, non loin du Malzieu. Toutefois, il n'y a que peu de traces d'une véritable occupation gallo-romaine du bassin. Les sarcophages de Saint-Pierre-le-Vieux pourraient dater du haut Moyen-Age, époque probable du véritable début de peuplement du bassin.

C'est en tout cas au IX^e s. que le Malzieu entre dans l'histoire, par sa citation dans une charte de Charlemagne (« villa de Melzio », 811). Au XII^e s. les moines de Saint-Gilles-du Gard fondent les deux églises de Verdezun (St-Laurent) et du Malzieu (St-Hippolyte), suggérant un lien possible avec la transhumance (?).

D'autres églises romanes attestent du peuplement progressif de la région aux XII^e et XIII^e s. : celles notamment de Prunières, Saint-Léger-du-Malzieu, Chaulhac, Julianges, St-Privat-du-Fau.

Le territoire actuel du canton était partagé entre les deux baronnies d'Apcher et de Mercœur. Au village des **Ducs**, subsiste une tour ronde (XII^e ou XIII^e s.) qui aurait appartenu d'abord aux premiers. Mais le plus important site de cette puissante baronnie fut celui d'**Apcher** (commune de Prunières) : là se dresse, juchée sur un pointement granitique, une imposante tour quadrangulaire (XIII^e s.) qui surveille toute la région. Des fouilles récentes ont dégagé le castrum qui s'étendait à son pied. La chapelle castrale subsiste également, où fut découverte en 1960 une vierge romane en majesté, exposée en l'église du Malzieu.

Néanmoins, ce sont les puissants barons de Mercœur qui étendent leur pouvoir sur l'ensemble du bassin à partir de leur château de Verdezun, avant de fortifier le Malzieu et d'en faire leur capitale locale. Ils en seront les seigneurs (à travers différentes familles) jusqu'en 1789.

La cité du **Malzieu** bénéficie de sa situation au fond d'un bassin relativement abrité et fertile où la culture des céréales (seigle et orge) et des légumes est favorisée, associée à l'élevage ovin et bovin ; son site est également favorable, sur un passage facile de la Truyère, à la croisée de voies interprovinciales NS et EO. La ville - qui dès le milieu du XIV^e s. avait obtenu la création d'un conseil de ville élu nommant trois consuls - se développe comme cité artisanale et commerçante, orientée principalement vers le travail du cuir et la production de tissus de laine grossiers (serges et cadis). Les nombreux ruisseaux, la présence d'argile dégraissante, favorisent l'installation de moulins à foulon. Les tisserands étant nombreux dans les villages. Les trois principales corporations de la cité étaient celles des tanneurs, tisserands et cordonniers. Elle joue aussi un rôle administratif, judiciaire, religieux, et, par-là, éducatif. Au début du XVII^e s. (1623) l'église du Malzieu est érigée en collégiale : un chapitre de 14 prêtres est créé. Le séminaire, ou école de théologie, qui existait depuis le Moyen Âge, continue à recevoir dans son internat des jeunes gens de la région. A la même époque (1618) un couvent d'Ursulines est installé : ces religieuses éduqueront et instruiront les jeunes filles de la région jusqu'en 1792.

Le Malzieu connaîtra ainsi son apogée aux XVII^e et XVIII^e s. Le dénombrement de 1695 recense 1062 habitants au total, dont 40 prêtres et religieuses, et 253 chefs de famille (soit environ 4 personnes par feu).

III – Les villages :

Sites :

- Le plateau de l'Ouest présente un habitat par gros villages typique du plateau du Gévaudan (du nord au sud : Blavignac, Mazeyrac, Vareilles, Ortizet, Prunières, Apcher).

- Au pied de l'escarpement, et dans la région la plus basse du bassin ne s'échelonnent le long de la Truyère (mis à part le Malzieu) que Verdezun (très peu habité) et Saint-Léger-du-Malzieu. De même, paradoxalement, la partie axiale du bassin n'offre qu'un habitat très clairsemé avec de petits hameaux, et - localisées près du Malzieu – quelques grosses fermes à figure de domaines (la Grange, la Grange de Bony, la Salce). Des raisons climatiques (forte humidité, brouillards fréquents) peuvent en être la cause.

C'est sur les marges Est et Nord du bassin que peuplement semble avoir trouvé les conditions les plus favorables :

- à l'Est, plusieurs gros villages jalonnent la limite haute du glacis, à l'abri relatif de la pente qui les domine. Situés aux alentours de 1000 m d'altitude, ces villages de montagne dominent le bassin (le Mazet, Amourettes, le Villard Grand, St-Privat, Fraissinet-Chazalet, Montchabrier). Certains d'entre eux sont appréciés du tourisme et des résidences secondaires.

A l'Est encore, quelques villages occupent au contraire des sites encaissés, au débouché de ravins : le Crouzet, les Couffours (où il y eut plusieurs moulins), Villechailles, le Vernet.

- au Nord du bassin, l'abri constitué par le plateau basaltique de la Chan, avec la présence de sources à sa base, doit rendre compte de la localisation des gros villages de la Veissière, Chambaron, Julianges (le long de son rebord Est), et de Nozerolles et Chaulhac (à l'Ouest).

Enfin, situés plus à l'Est, à l'écart du bassin du Malzieu et en altitude au sein des hauteurs de la Mageride, deux « bassins » intra-granitiques ont, malgré leur altitude et leur relatif isolement, attiré le peuplement :

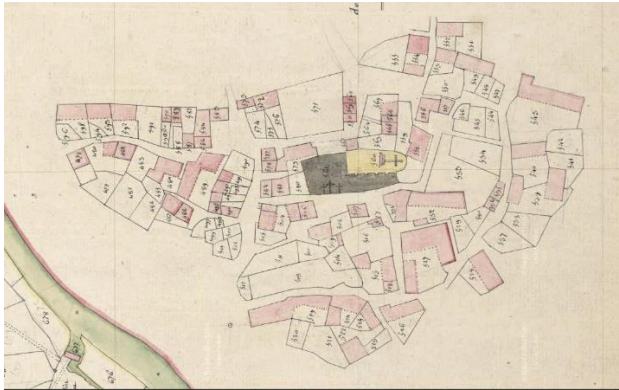
- celui des Ducs : les Ducs, Mialanes, Fraissinet Langlade, villages situés vers 1150-1200 m.

- celui de Paulhac : villages et hameaux de Dièges, la Molle, Vachellerie, tous situés à plus de 1100m.

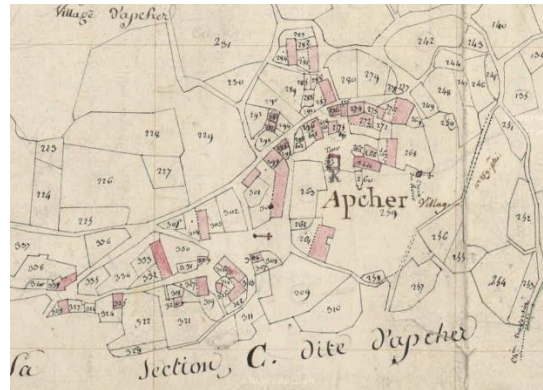
Types de villages :

Il est difficile de distinguer parmi ces villages des types d'organisation nettement différents.

Sur le plateau occidental, Prunières (1000 m) semble un bourg dense, organisé autour de son église romane, alors qu'Apcher (1060 m) est un village au plan lâche, n'entourant que partiellement son château.



Prunières (cadastre napoléonien comme les figures. suivantes)

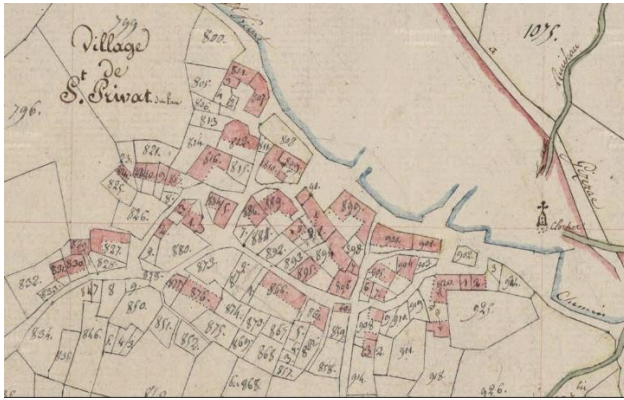


Apcher

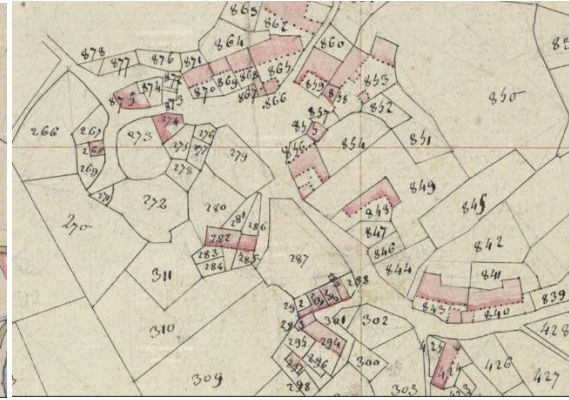
Aux mêmes altitudes que les précédents, les villages de la « ligne orientale » (Amourettes, St-Privat p. ex.) pourraient apparaître comme plus homogènes, avec une nette organisation parallèle de leurs maisons, orientées préférentiellement au SO. Le climat de St-Privat - suivant la monographie que rédigea l'un de ses instituteurs - « est froid dans la plus grande partie de l'année et subit des changements brusques durant la belle saison ».

Nozerolles (970 m, à l'abri du plateau de la Chan) pourrait fournir un type intermédiaire de groupement. Assez dispersé et hétérogène, ce village associe des fermes assez importantes et des barriades de petites maisons.

Verdezun (900 m environ), nébuleuse de quelques maisons dispersées sur les flancs d'une colline, mérite à peine d'être appelé village. Il est difficile de dire si les quelques grandes fermes situées vers le bas (la Grange, la Boric Basse) peuvent y être rattachées. Cet état actuel pourrait traduire la déchéance de cet antique village.



Saint-Privat-du-Fau



Nozerolles

IV – Les maisons paysannes :

Plan et élévation sont dans l'ensemble uniformes, la maison bloc à terre étant en effet la règle, la maison en hauteur étant au contraire entièrement absente ici. Le schéma-type, pratiquement exclusif, est celui d'un parallépipède rectangle plus ou moins long regroupant sous le même toit grange-étable et habitation. Celle-ci comporte habituellement un étage surmonté d'un attique. Le toit est à faible pente, recouvert de tuile canal. La porte de l'étable s'ouvre en façade ; l'accès à la grange se fait par une montade, disposée soit en façade soit à l'arrière.

En fait, le plan diffère souvent du simple rectangle : une disposition en L est fréquente (comme dans l'Aubrac), la grange-étable étant située perpendiculairement au logis et en avant de celui-ci. L'ensemble tend à former une cour semi-fermée mieux abritée du nord ou du nord-est. Certaine grande ferme (la Salce) présente même une cour en U, ouverte au sud-est.

En élévation, la partie habitation, tout en restant contiguë, tend à se différencier de la grange-étable par son élévation plus grande, et parfois par son type de toiture, devenue plus pentue et à couverture de lauzes de schiste dans les constructions plus récentes et plus aisées. On obtient ainsi le schéma caractéristique des fermes de la Planèze de Saint-Flour, qui a peut-être servi de modèle ici. Cette évolution à partir du schéma simple s'effectuant au cours de temps, et en fonction aussi de l'aisance des propriétaires.

Figurons ci-dessous deux exemples qui pourraient illustrer les deux extrêmes de cette « chaîne évolutive » :



Verdezun (XVIIe s.?)



Les Ducs, 1896-1898 (état vers 2000).

(in *Le Patrimoine rural en Languedoc-Roussillon*, revue *In Situ*, 2004.)

Matériaux : évidemment fournis par le sol, parfois ceux mêmes sur lesquels la maison est construite (Saint-Privat), ce sont avant tout le granite à grands cristaux et le granite à mica blanc. Le poudingue (meulière de Ganigal) apparaît dans les constructions proches de la bordure Ouest du bassin (et beaucoup au Malzieu même). Ce poudingue a parfois été utilisé en linteaux particulièrement longs (Ortizet). Le basalte (non taillable, toujours en moellons) a surtout été utilisé dans le secteur du plateau de la Chan. Dans ce pays très pauvre en chaux, l'argile sableuse a servi de mortier dans nombre de constructions. L'appareil de granite des maisons rurales (et urbaines) peut être extrêmement soigné (St-Privat, Vachellerie).

L'une des signatures architecturales de ces maisons de Margeride est la présence de corbeaux de pierre (granite) de volume important, soutenant l'avancée de la toiture. Une corniche peut les accompagner dans les maisons les plus soignées.

Les toitures, à faible pente, sont couvertes de tuile canal : celle-ci étaient d'origine locale, une tuilerie installée à Fantoubette, près du Malzieu, exploitait les argiles du bassin (jusqu'au XX^e s., entreprise Firbal). Moins fréquentes sont les toitures plus

pentues (apparues au cours du XVIII^e s.?), couvertes alors de schiste (ou gneiss, roches présentes plus au nord) et surtout d'ardoises (rôle du chemin de fer).

Décors : les linteaux gravés sont fréquents, portant millésime et noms (ou du moins initiales), éventuellement accompagnés de divers symboles. Les corbeaux caractéristiques peuvent être sculptés (Nozerolles, Mialanes p. ex.), notamment de têtes humaines. Assez fréquentes, celles-ci peuvent apparaître également sur des pierres d'angle (Chambaron). Présence assez fréquente de cadrans solaires dessinés dans l'enduit de façade (la Salce) ou parfois en pierre (Nozerolles).

Dans les bourgs et villages peuvent exister aussi des maisons indépendantes, celles peut-être de manouvriers ou d'artisans (bel exemple à St-Privat).

A l'opposé de la hiérarchie sociale, seraient à citer les trois remarquables fermes-manoirs, proches du Malzieu : deux sont à Verdezun : la Grange (n° 142 du cadastre napoléonien, daterait du XVII^e s.) forme un L, tandis que celle n°99 (d'aspect plus archaïque) forme un simple rectangle. La troisième est la Grange de Bony (XVII^e s. aussi peut-être). Dans les trois cas, le logis, à tourelle en légère saillie, occupe une extrémité de l'ensemble.

Bien plus récente est la maison de maître d'Ortizet (fin XIX^e s.) : bien ordonnancée, avec son pigeonnier central caractéristique, elle représente un type peu fréquent ici, mais répandu en fait dans une vaste région, allant des environs de Villefranche-de-Rouergue au Gévaudan en passant par le sud du Cantal et l'Aubrac. C'est en quelque sorte un type de maison de maître non pas territorial, mais culturel. Probablement originaire de châteaux (au XVIII^e s.), ce type architectural semble avoir été décliné, à travers le temps, jusqu'à des maisons modestes à la fin du XIX^e s. et même au début du XX^e s.



La Grange (XVII^e s.?)



Ortizet (1876)

Parmi les bâtiments annexes : en plus des habituels fours, abreuvoirs, on note ici la fréquence des travaux (ou métiers) à ferrer, avec leurs caractéristiques piliers de granite.

Présence aussi des aires de battage : soit directement sur le sol granitique affleurant (Verdezun), soit sur calades (La Salce).



Grand appareil et corbeaux sculptés (St-Privat-du-Fau)



Travail à ferrer (Verdezun)

Un type intéressant de maisons, celles « à porte unique et cheminée » : s'agit-il de simples dépendances destinées à loger domestiques et bêtes ? Ou s'agit-il de survivances d'un type ancien de maison rurale, où bêtes et gens accédaient par la même porte ? Type archaïque que l'on rencontrait assez souvent dans le Velay oriental (région du Mézenc). Les deux hypothèses ne sont pas incompatibles. Quelques exemples comparables existent dans le Cantal.



La Salce



Fraissinet Langlade

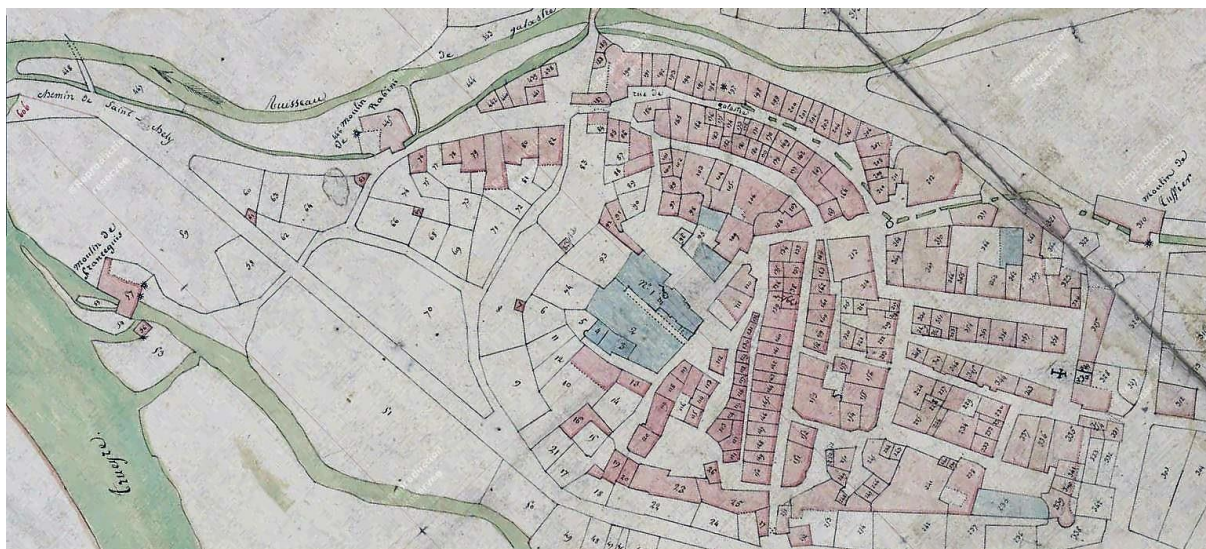
V – Le Malzieu :

Formation de la ville :

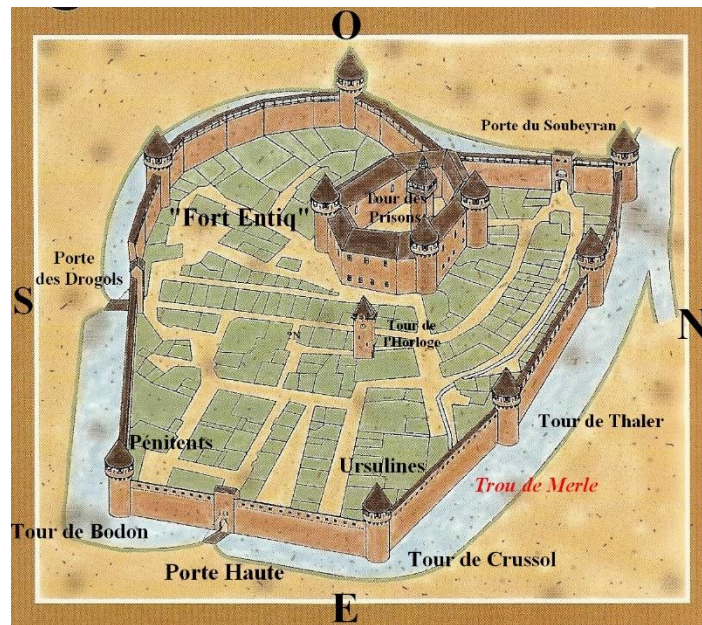
Cette cité aurait commencé à être fortifiée à partir de la fin du XII^e s. Les auteurs de l'ouvrage *Ombres et Lumières sur les Tours* ont montré que le noyau de l'agglomération en est la partie Ouest, désignée en effet dans certains textes sous le terme de Fort Antique (« Fort Entiq »). Cette première agglomération, approximativement circulaire et groupée autour de l'église romane St-Hippolyte et d'un premier château (en tout cas du donjon carré, actuelle tour de l'Horloge) s'étendait jusqu'à la rue rectiligne du Vallat, c'est-à-dire rue du fossé (actuelle rue Pierre-Rousset, récemment élargie). Ce noyau évoque donc le dispositif défensif d'un éperon barré, sur son côté Est, par un fossé.

La cité se développa ensuite vers l'Est, protégée par une enceinte qui fut achevée à la fin du XIV^e s. : elle comportait trois portes et sept tours. Au nord, une dérivation du ruisseau entraînait en ville et y circulait dans un canal à ciel ouvert (rue du Galastre). Merle utilisera ce point faible pour s'emparer de la ville en 1573 (« trou de Merle »).

Le cadastre napoléonien rend bien compte de cette structure « double » de la ville (structure qui n'est pas sans rappeler celle d'Aurillac). Les deux parties successivement formées sont en contact par la rue, presque nord-sud et rectiligne, du Vallat :



Les auteurs de l'ouvrage *Ombres et Lumières sur les Tours* ont proposé la reconstitution ci-dessous du Malzieu médiéval, vu cette fois de l'Est :



Le Malzieu médiéval vu de l'Est : selon *Ombres et Lumières sur les Tours*, modifié d'après figures de couverture et p.20.

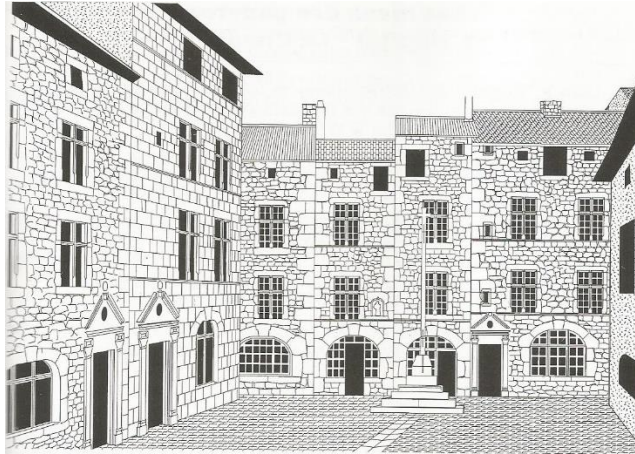
Alors que le noyau ancien était plutôt le quartier des artisans, le nouveau quartier, développé à l'Est suivant un plan assez régulier, sera plutôt celui des commerçants et des professions libérales. Sous l'Ancien régime, on l'a vu, le Malzieu fait figure de petite capitale locale, non seulement commerciale et artisanale, mais dotée aussi de fonctions administratives, judiciaires et d'enseignement, qui perdureront jusqu'à la Révolution.

Une brève histoire du Malzieu :

La devise de Paris, *Fluctuat nec mergitur*, pourrait à juste titre s'appliquer aussi au Malzieu. A plusieurs reprises en effet dans sa longue histoire, cette petite cité, malgré son isolement, a subi les répercussions de l'Histoire de France. Et une fois au moins, celle-ci s'est faite, et presque écrite, ici.

- La peste noire de 1348. Epoque à laquelle Guy de Chauliac (v. 1298 – 1368) originaire du village de ce nom, se distingua comme médecin et surtout chirurgien. A Avignon, il fut premier médecin du pape Urbain V (1362-1370), lozérien lui aussi.
- Pendant la guerre de Cent Ans, occupation et dévastations par les Routiers, vers 1360, et par les Grandes Compagnies, vers 1430.
- Les guerres de Religion furent également sévères au Malzieu : la cité, apparemment restée catholique, fut prise par le capitaine Merle (épisode du « trou de Merle ») et occupée par lui de 1573 à 1575 : l'église est détruite, des prêtres massacrés. En 1576, après une brève réoccupation par Merle, le baron d'Apcher reprend la cité. Merle essaie de la reprendre en 1576 : il échoue. En 1583, deux de ses lieutenants seront plus heureux et remettent la cité en mains protestantes. Enfin, en 1586, une puissante armée catholique arrive devant le Malzieu : après un bref bombardement – qui coûte à la ville ses remparts occidentaux – la cité revient au parti royal (7 août 1586). La répression catholique est sévère.
- Le Malzieu, du fait de son appartenance aux Mercœur, est entraîné dans les troubles de la Ligue (1589-94) : la ville est occupée par des soldats. La peste ayant de nouveau sévi en 1598, le Malzieu aborde le XVII^e s. dépeuplé et ruiné.
- La ville commençait à se relever, lorsqu'en 1632 survint un nouvel et violent épisode de peste. Pour lutter contre le fléau, l'apothicaire Jean Conché imagina d'allumer des feux dans les rues : le 4 juin 1632, les deux tiers de la ville partirent ainsi en fumée. La partie la plus touchée fut la partie Est de la cité « intra-muros », particulièrement le quartier de la place du Marché. Par contre, le noyau primitif, le « fort », fut relativement épargné. Peu de constructions civiles des XV^e et XVI^e s. (probablement surtout en bois) ont été conservées : les mieux visibles actuellement sont le logis dit du Gouverneur (près de la tour des Prisons) avec sa tourelle d'escalier en hors d'œuvre, et l'immeuble mitoyen de la tour de Bodon, aux belles ouvertures en accolades.

En revanche, la reconstruction du quartier incendié (rue du marché, rue Florit notamment) a donné à cette partie du Malzieu un visage architectural relativement homogène, ordonnancé, reflétant les tendances du début du XVII^e s., ou du moins celles régnant en Gévaudan à cette époque : sobres constructions en bel appareil de granite, d'aspect général rectangulaire, avec de simples bandeaux soulignant les étages ; escalier intérieur, non saillant, souligné extérieurement par de petites ouvertures ; absence de lucarnes (toit plat) mais un attique (pouvant présenter une ouverture plus grande munie d'une poulie). L'ornementation se concentre sur les portes d'entrée, généralement datées, qui prennent un aspect ostentatoire, de caractère baroque : colonnes ou pilastres, fronton brisé, décor de boules et de losanges. Toutefois, certaines de ces portes datées sont antérieures à 1632, preuve d'un renouvellement architectural antérieur au grand incendie.



La place du Marché reconstituée (*Ombres et Lumières*, p. 79)

- Le 27 août 1656, une crue exceptionnelle du Galastre détruit une partie des remparts nord, et en particulier la tour de Jonas, avec plusieurs maisons accolées.

- L'épisode qui a rendu universellement célèbre la région, celui de la Bête du Gévaudan (1764-1767), mérite d'être résumé à part.

- La Révolution trouve dans le Gévaudan, et en particulier au Malzieu, un terrain pour le moins réfractaire. Si elle crée le canton du Malzieu et lui attribue la région de Paulhac en Margeride, détachée du Velay, elle scinde par contre la paroisse du Malzieu, en créant les trois communes de Verdezun, du Malzieu-Campagne (devenu Malzieu-Forain) et du Malzieu-Ville. Cette dernière récupérera bientôt Verdezun. Mais la coupure du Malzieu en deux communes subsistera : le Malzieu-Forain étant une curieuse commune sans chef-lieu, dont la mairie se situe au Malzieu-Ville. Des réflexions entendues dans la campagne environnante sur l'« égoïsme » du Malzieu-Ville semblent indiquer que cette coupure a encore un sens.

Au XIX^e s. le déclin du Malzieu devant sa rivale de toujours, Saint-Chély-d'Apcher ne fera que s'aggraver, et l'obtention par cette dernière du passage de la voie ferrée Paris-Béziers consacra le repli du Malzieu sur son bassin. Ce siècle verra toutefois le Malzieu reprendre un rôle important de centre éducatif et religieux, ancré dans le catholicisme. En 1882, après avoir duré trois siècles, l'église St-Hippolyte est reconstruite et curieusement tournée de 90°, le chœur étant désormais au nord. Ce nouvel édifice fut le théâtre d'incidents assez vifs lors de la crise des Inventaires (1905)

- La première Guerre mondiale a très durement éprouvé la paysannerie lozérienne : ainsi, du village de Chambaron, « pas un seul n'est revenu raconter comment c'était » (Robert de Flers).

- La seconde Guerre mondiale est marquée particulièrement ici par la bataille du Mont Mouchet, et l'incendie par les Allemands du bourg de Paulhac-en-Margeride et des hameaux avoisinants.

Parmi les personnages connus soit nés au Malzieu ou dans ses environs, soit issus de familles malzéviennes, outre le chirurgien Guy de Chauillac déjà cité :

- Pierre Brun de Villeret (1773-1845) : d'abord enseignant à Mende, il entre dans l'Armée, combat en Espagne et au Portugal. Général de brigade (1808), maréchal de camp (1813) ; fait baron sous l'Empire, il conservera ce titre sous Louis XVIII. Ami et aide de camp du Maréchal Soult, il l'hébergea au Malzieu pendant la Terreur Blanche. Elu en 1816 député (tendance libérale) de la Lozère ; conseiller général du Malzieu.

- Louis d'Aurelle de Paladines (1804-1877) : nommé général de division sous le Second Empire, il est rappelé au service en août 1870 ; nommé en octobre à la tête de l'Armée de la Loire, le 9 novembre il remporte sur les Prussiens la bataille de Coulmiers (Loiret), victoire restée sans lendemain. Il fut ensuite élu député puis sénateur de la Lozère.

- L'abbé Pierre Pourcher (1831-1915), né au Mazet, commune de Julianges, fut l'historien du Gévaudan et notamment de la Bête (*La Bête du Gévaudan, véritable fléau de Dieu*). Il réalisa et édita lui-même ses ouvrages, rares et très recherchés des bibliophiles.

- Robert de Flers (1872-1927), journaliste, auteur dramatique à succès, membre de l'Académie française (1920), né en Normandie, descendant d'une vieille famille malzéviennne : son grand-père maternel était Eugène de Rozière (1820-1896), né au Malzieu, archiviste, membre de l'Institut, sénateur de la Lozère.

Continuant l'œuvre de l'abbé Pourcher, plusieurs historiens, ecclésiastiques ou laïques, se sont attachés – malgré les pertes de documents dues à l'incendie de 1632 – à retracer l'histoire de leur petite patrie : l'abbé Gibelin, historien des Guerres de religion au Malzieu, suivi par l'abbé Philip (1951), G. Archer (1964), et plus récemment le collectif d'auteurs du Club « Les Remparts » à qui l'on doit l'important ouvrage *Ombres et Lumières sur les Tours* (1995), largement utilisé ici.

VI – La Bête du Gévaudan (1764-1767) :

L'affaire commence dans la région de Langogne et de Luc, aux confins du Gévaudan et du Vivarais : en juin 1764, succédant à plusieurs morts suspectes d'enfants, des vachères sont attaquées par un animal inconnu : l'une d'elles est tuée. La violence de ces attaques, qui semblent ne pouvoir être attribuées qu'à un loup d'une force exceptionnelle, sème rapidement la terreur. Le subdélégué de Mende, Etienne Lafont (1719-1779), d'origine lozérienne - et qui se montrera durant toute la crise d'une activité sans relâche - fait à appel à l'armée, en l'occurrence aux dragons en garnison dans cette région au passé protestant mal éteint.

On peut distinguer 4 périodes dans cette crise de la Bête, en fonction de l'identité des chasseurs chargés d'en venir à bout.

I – Période Duhamel (1764- début 1765) :

C'est donc d'abord le capitaine Jean-Baptiste Duhamel qui, avec l'aide de ses dragons, va mener la chasse durant l'été 1764. Mais la Bête reste insaisissable. Début octobre, elle se déplace et gagne le nord du Gévaudan : la région comprise entre St-Chély d'Apcher, Aumont et le Malzieu devient le centre des attaques. Près du Malzieu précisément, le 7 octobre 1764, une attaque mortelle a lieu à Prunières. Les battues menées par Duhamel dans les bois de Prunières et d'Apcher restent vaines. Après une période où la Bête « jeûne », de nouvelles attaques mortelles ont lieu fin décembre au nord du Malzieu, à Chaulhac et à St-Privat.

La noblesse locale participe aux battues, notamment le marquis de Morangiès, comte de St-Alban, militaire en retraite (1701-1774). Face aux échecs répétés, des conflits éclatent quant aux méthodes à suivre. Le bilan de 1764 est lourd.

L'année 1765 sera la pire époque des ravages. Le 12 janvier se déroule une attaque dont le retentissement sera grand à travers toute la France : au nord du Malzieu, près de Chanaleilles, un groupe de sept enfants (munis de piques comme il leur est désormais prescrit) est attaqué, une fillette est emportée par la Bête. L'un des aînés, le petit Jacques Portefaix, 12 ans, avec le plus grand courage entraîne ses camarades, d'abord terrifiés, à la poursuite de l'animal. Après une lutte acharnée ils réussissent à dégager l'enfant. En récompense, Louis XV s'engagea à payer les études du petit héros, ce qui fut accompli.

Le 7 février, une immense battue est organisée, les paysans de plus d'une centaine de paroisses sont réquisitionnés. Les habitants du Malzieu, au nombre de 400, y participent. La bête, débusquée dans les bois de Ganigal, traverse la Truyère mais échappe aux habitants du Malzieu. Ceux-ci seront accusés de s'être trop peu mobilisés. A ces battues, auxquelles ils ne sont pas habitués, les paysans viennent sans armes, n'ayant pas le droit d'en détenir. Or les récompenses, devenues alléchantes, n'iront qu'au tueur de la Bête. Les paysans, avec leurs fourches et bâtons, n'ont que peu de chances de réussir. D'ailleurs entre-temps, un mandement délirant de l'évêque de Mende affirmant que la Bête était un fléau voulu par Dieu, achevait de démobiliser tous les paroissiens du Gévaudan.

Le 10 février suivant, une seconde grande battue a lieu, aussi vaine. Un incident oppose alors le premier consul du Malzieu, M. Astruc, aux dragons. On l'emprisonne. Le subdélégué Lafont déplore « l'esprit d'indépendance » qui règne parmi « les bons bourgeois du Malzieu ». Devant ces échecs, Duhamel se décourage.

II – Période d'Enneval (printemps 1765) :

La cour de Versailles fait alors appel à un louvetier normand des plus réputés, Jean-Charles Vaumesle d'Enneval (1703-1769). Accompagné de son fils Jean-François (1734-1795 ?), il s'installe à St-Chély au début de mars 1765, puis au Malzieu (à l'auberge de la Croix-Blanche, située dans le faubourg, près de la tour Bodon).

Après avoir essayé d'appliquer les méthodes de chasse (avec chiens) qu'il utilisait, avec succès, contre les loups normands, d'Enneval, face aux très grandes difficultés d'un terrain qu'il découvre, est obligé de revenir à la méthode des battues. Duhamel est encore présent, mais la mésentente s'installe entre eux.

La Bête, toujours insaisissable, poursuit ses attaques. L'animal, rusé, méfiant, se déplace avec une rapidité étonnante. Ses attaques sont presque une fois sur deux mortelles lorsque les proies sont des enfants ou des jeunes filles. Des stratagèmes sont proposés de toutes parts. Lafont imagine de piéger la Bête à l'aide de silhouettes d'enfants qu'on entourerait de chasseurs embusqués. On tente, sans succès, d'en venir à bout en empoisonnant les restes, laissés sur place, de ses victimes.

Le premier mai, à la suite d'une battue, la Bête est tirée et blessée, à la Chaumette près de St-Alban mais réussit à s'échapper. Le 22 mai, elle passe la Truyère à la nage : 500 personnes la poursuivent en vain jusqu'à la nuit tombée.

Le 24 mai, deux attaques mortelles ont lieu dont l'une à St-Privat-du-Fau : Marguerite Martin est tuée. Quelques jours après, c'est la servante du curé de St-Privat qui est attaquée : elle en réchappe.

La Bête paraît alors s'être déplacée en direction de Saugues. A partir des hauteurs sauvages et boisées de la Margeride, ses incursions la mènent dans les trois provinces du Gévaudan, du Velay et de Haute-Auvergne, compliquant la tâche des autorités.

Pour les d'Enneval père et fils (dont le comportement, semble-t-il, excèdera les locaux) la disgrâce approche. Le Roi décide (30 mai) d'envoyer un autre grand chasseur, qui est son porte arquebuse, le lieutenant général de ses chasses, et son ami : François d'Antoine (1695-1771).

III – Période d'Antoine (juin-octobre 1765) :

François d'Antoine arrive au Malzieu le 23 juin 1765, accompagné de l'un de ses fils, Robert-François, dit de Beauterne (1748-1821), de plusieurs chasseurs émérites et de chiens. Constatant le déplacement de la Bête, d'Antoine décide de s'installer près de Saugues, à Sauzet, les d'Enneval restant au Malzieu. Début juillet, après une période de jeûne, la Bête est encore vue à Prunières, à Ganigal, à Julianges.

Fin juillet, une lettre d'Antoine décrit les difficultés qu'il rencontre dans le Gévaudan, fournissant ainsi une intéressante description du paysage de l'époque :

« D'ailleurs rien n'est plus difficile que d'aller au bois dans ce pays-ci. Premièrement tous les prés et les blés sont par petites parties dans des enclos fermés par de petits murs de 3 à 4 pieds de hauteur, construits en pierre sèche, qu'il faut qu'un valet de pied saute à tout moment avec son chien, au risque de se casser les jambes par les pierres qui s'éboulent après lui. En second lieu l'on trouve des marais à chaque instant et des molières, ainsi qu'il a été ci-dessus observé ».

Le 18 juillet, à leur grand désespoir, les d'Enneval sont rappelés par la Cour. Les d'Antoine restent seuls. Les attaques continuent à se succéder durant tout l'été.

Le 16 août un incident sérieux oppose les Chastel père et fils, paysans connus de la Besseyre St-Mary, à deux officiers d'Antoine : ceux-ci les accusent de les avoir sciemment laissés s'embourber dans une molière. Les Chastel répliquent en les couchant en joue. A la suite de quoi les Chastel sont emprisonnés à Saugues.

Le 17 septembre, arrivée des « grands dogues du Mont d'Or » que d'Antoine avait demandé à l'Intendant d'Auvergne, Ballainvilliers.

Enfin, le 20 septembre, d'Antoine père tue un loup « énorme » du côté de Langeac. La femelle s'échappe avec ses louveteaux. Ils seront tous tués, pense-t-on, quelques jours après.

D'Antoine, qui avait redouté d'échouer comme ses prédécesseurs, fait empailler la Bête, l'expédie à la Cour, et arrive à Fontainebleau le 11 novembre où il est accueilli avec la plus grande faveur. La dépouille est montrée à Versailles et à Paris. L'affaire de la Bête est officiellement terminée.

Des imposteurs, d'origine lozérienne, profitent de l'affaire en promenant dans les foires une dépouille de loup qu'ils prétendent être celle de la Bête. Ils sont démasqués à Douai par l'un des chasseurs d'Antoine, revenu dans son pays natal.

IV – Période des chasseurs locaux (fin 1765 – juin 1767) :

En réalité, une Bête réapparaît un mois plus tard (21 octobre 1765) près de Marcillac. Elle semble s'être réfugiée dans l'une des parties les plus boisées de la Margeride, près de Venteuges. A Noël 1766 elle est vue plusieurs fois sur la paroisse de Lorcières (Haute-Auvergne). Pendant cette période a lieu près de Marcillac la « dernière décapitation recensée ». Ollier, curé de Lorcières écrit un mémoire relatant les faits dont il a été le témoin plus ou moins direct.

D'avril à juin 1766 la Bête est vue vers Clavières, Pinols, Chanaleilles. Des rumeurs soupçonnent les sorciers de la région.

Une longue accalmie semble avoir lieu pendant la seconde moitié de 1766.

Les attaques reprennent avec violence au printemps 1767 : en particulier sur la paroisse de St-Privat-du-Fau, avec deux attaques mortelles, le 14 mars au Liconès (Marie Bompard) et le 9 avril à Fraissinet (Etienne Loubat).

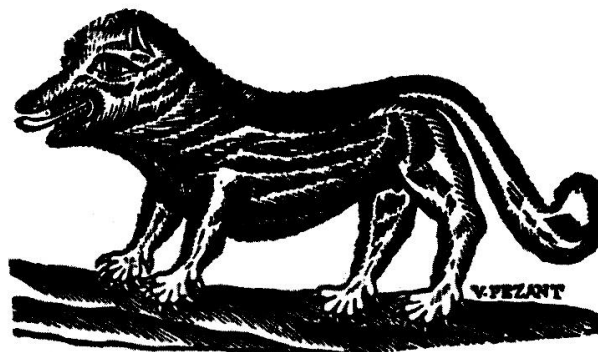
En avril, pendant la période de Pâques, Lafont lance une campagne d'empoisonnement des bois de la région, par les apothicaires Mercier et Courtois.

Forte reprise des attaques en mai. Le 17 juin, Jeanne Bastide sera la dernière victime recensée.

Le 19 juin, le marquis d'Apcher « a connaissance de la Bête ». Une chasse est lancée dans la région au nord de Paulhac-en-Margeride : Jean Chastel père (libéré de prison après le départ d'Antoine) y participe. Posté à la sogne d'Auvers (paroisse de Nozeyrolles), il voit arriver la Bête, la tire et la tue.

Il venait de faire bénir son fusil et ses balles à l'occasion du grand pèlerinage local de ND de Beaulieu.

La dépouille est emportée au château de Besques, appartenant au marquis d'Apcher. C'est un mâle. Elle y est exposée, mesurée, plus ou moins autopsiée par des « suppôts de Saint-Côme ». Dans ce triste état, elle est expédiée à Paris où elle arrive début août après un trajet sous le soleil de juillet. Buffon l'examine et n'y voit qu'un grand loup.



LA BÊTE DU GÉVAUDAN
Gravure sur bois. — Bibl. Nat. — Recueil Magné de Marolles.

Ouvrages et sites Internet consultés :

ARCHER (Georges) : *Le Malzjieu, histoire d'un canton de la Lozère*. Imp. Paul Déhan, Montpellier, 1964.

Archives départementales de la Lozère : site Internet (cadastre, registres paroissiaux, monographies des instituteurs).

BONET (Alain) : son site Internet consacré à la Bête du Gévaudan, particulièrement Index et « Chronodoc ».

Collectif du Club « Les Remparts » : *Ombres et Lumières sur les Tours, le Malzjieu de l'origine à nos jours*, 1995.

GRANDJOUAN (Marie-Sylvie) : *Le patrimoine rural en Languedoc-Roussillon, acquis et perspectives du travail d'inventaire*. In situ, 2004.

Ministère de la Culture, site Internet : Bases Mérimée (édifices), Palissy (objets), Mémoire (images).

PHILIP (Abbé J.-B.) : *Le Malzjieu et ses environs. Une description - Une histoire*. Imp. Gerbert, Aurillac, 1951.